
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. Michel Bakounine : *La Commune de Paris* (2^e partie).
2. Georges Eekhoud : *Sympphonie*.

Lectures poétiques : *Vers inédits de Jules Laforgue*.

3. Henri de Régnier : *Portraits* (François Coppée).
4. Paul Adam : *Les Cœurs durs*.
5. F. Vielé-Griffin : *L'homme supérieur*.
6. Notes et Notules.

PARIS

136, RUE LEGENDRE, 136

—
Octobre 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs

Adresser toutes les communications

à M. BERNARD LAZARE, *Directeur*

136, rue Legendre

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

VIENT DE PARAITRE

LES

CŒURS UTILES

PAR

PAUL ADAM

Chez KOLB, Édit.

LES

PRINCESSES BYZANTINES

PAR

PAUL ADAM

Chez FIRMIN-DIDOT.

LA COMMUNE DE PARIS

L'abolition de l'Eglise et de l'Etat doit être la condition première et indispensable de l'affranchissement réel de la société ; après quoi seulement elle peut et doit s'organiser d'une autre manière, mais non pas de haut en bas et d'après un plan idéal, rêvé par quelques sages ou savants, ou bien à force de décrets lancés par quelque force dictatoriale ou même par une assemblée nationale, élue par le suffrage universel. Un tel système, comme je l'ai déjà dit, mènerait inévitablement à la création d'un nouvel état, et conséquemment à la formation d'une aristocratie gouvernementale, c'est-à-dire, d'une classe entière de gens, n'ayant rien de commun avec la masse du peuple et certes cette classe recommencerait à l'exploiter et à l'assujétir sous prétexte de bonheur commun ou pour sauver l'Etat.

La future organisation sociale doit être faite seulement de bas en haut, par la libre association et fédération des travailleurs, dans les associations d'abord, puis dans les communes, dans les régions, dans les nations et finalement dans une grande fédération internationale et universelle. C'est alors seulement que se réalisera le vrai et vivifiant ordre de la liberté et du bonheur général, cet ordre, qui loin de renier affirme au contraire et met d'accord les intérêts des individus et de la société.

On dit que l'accord et la solidarité universelle des intérêts des individus et de la société ne pourra jamais se

réaliser de fait, parce que ces intérêts, étant contradictoires, ne sont pas à même de se contrebalancer d'eux-mêmes ou bien d'arriver à une entente quelconque. A une telle objection je répondrai que si, jusqu'à présent, les intérêts n'ont été jamais et nulle part en accord mutuel, cela fut à cause de l'Etat, qui a sacrifié les intérêts de la majorité au profit d'une minorité privilégiée. Voilà pourquoi cette fameuse incompatibilité et cette lutte des intérêts personnels avec ceux de la société n'est rien moins qu'une duperie et un mensonge politique, né du mensonge théologique, qui imagina la doctrine du premier péché, pour déshonorer l'homme et détruire en lui la conscience de sa propre valeur. Cette même idée fausse de la mésalliance des intérêts fut enfantée aussi par les rêves de la métaphysique, qui comme on sait, est proche parente de la théologie. Méconnaissant la sociabilité de la nature humaine, la métaphysique regardait la société comme un agrégat mécanique et purement artificiel d'individus, associés tout à coup, au nom d'un traité quelconque formel ou secret, conclu librement ou bien sous l'influence d'une force supérieure. Avant de s'unir en société, ces individus, doués d'une sorte d'âme immortelle, jouissaient d'une entière liberté.

Mais si les métaphysiciens affirment que les hommes, surtout ceux croyant en l'immortalité de l'âme, sont en dehors de la société des êtres libres, nous arrivons inévitablement alors à cette conclusion, que les hommes ne peuvent s'unir en société qu'à condition de renier leur liberté, leur indépendance naturelle et de sacrifier leurs intérêts, personnels d'abord, locaux ensuite. Un tel renoncement et un tel sacrifice de soi-même, doit être par cela même, d'autant plus impérieux que la société est plus nombreuse et son organisation plus complexe. Dans un tel cas, l'Etat est l'expression de tous les sacrifices individuels. Existant sous une telle forme abstraite, et en même temps violente, il continue, cela va sans dire, à gêner de plus en plus la liberté individuelle au nom de ce mensonge, qu'on appelle « bonheur public », quoique évidemment il ne représente, exclusivement, que l'intérêt de la classe dominante. L'Etat, de cette manière, nous

apparaît comme une inévitable négation et une annihilation de toute liberté, de tout intérêt, individuel aussi bien que général.

On voit d'ici, que dans les systèmes métaphysiques et théologiques tout se lie et s'explique par lui-même. Voici pourquoi les défenseurs logiques de ces systèmes peuvent et doivent même, la conscience tranquille, continuer à exploiter les masses populaires au moyen de l'Eglise et de l'Etat. Bourrant leurs poches et assouvissant tous leurs sales désirs, ils peuvent en même temps se consoler à la pensée qu'ils peinent pour la gloire de Dieu, pour la victoire de la civilisation et pour la félicité éternelle du prolétariat.

Mais nous autres, ne croyant ni en Dieu, ni en l'immortalité de l'âme, ni en la propre liberté de la volonté, nous affirmons que la liberté doit être comprise dans son acception la plus complète et la plus large, comme but du progrès historique de l'humanité. Par un étrange, quoique logique contraste, nos adversaires idéalistes de la théologie et de la métaphysique, prennent le principe de la liberté comme fondement et base de leurs théories, pour conclure tout bornement à l'indispensabilité de l'esclavage des hommes. Nous autres, matérialistes en théorie, nous tendons en pratique à créer et à rendre durable un idéalisme rationnel et noble. Nos ennemis, idéalistes divins et transcendants, tombent jusqu'au matérialisme pratique, sanguinaire et vil, au nom de la même logique, d'après laquelle chaque développement est la négation du principe fondamental. Nous sommes convaincus que toute la richesse du développement intellectuel, moral, et matériel de l'homme, de même que son apparente indépendance — que tout cela est le produit de la vie en société. En dehors de la société, l'homme ne serait non seulement pas libre, mais il ne se serait même pas transformé en homme vrai, c'est-à-dire en être qui a conscience de lui-même, qui seul, pense et parle. Le concours de l'intelligence et du travail collectif ont pu, uniquement, forcer l'homme à sortir de l'état de sauvage et de brute qui constituait sa nature première ou bien son point initial de développement ultérieur. Nous som-

mes profondément convaincus de cette vérité, que tout dans la vie des hommes — intérêts, tendances, besoins, illusions, sottises même, aussi bien que les violences, les injustices et toutes les actions, qui ont l'apparence d'être volontaires, — ne représentent que la conséquence des forces fatales de la vie en société. Les gens ne peuvent admettre l'idée de l'indépendance mutuelle, ni renier la réciproque influence et la corrélation des manifestations de la nature extérieure.

Dans la nature elle-même, cette merveilleuse corrélation et filiation des phénomènes n'est pas atteinte, certainement, sans lutte. Tout au contraire, l'harmonie des forces de la nature n'apparaît que comme résultat véritable de cette lutte continue, qui est la condition même de la vie et du mouvement. Dans la nature, et aussi dans la société, l'ordre sans lutte, c'est la mort.

Si dans l'univers l'ordre est naturel et possible, c'est uniquement parce que cet univers n'est pas gouverné d'après quelque système imaginé d'avance et imposé par une volonté suprême. L'hypothèse théologique d'une législation divine conduit à une absurdité évidente et à la négation non seulement de tout ordre, mais de la nature elle-même. Les lois naturelles ne sont réelles qu'en ce qu'elles sont inhérentes à la nature, c'est-à-dire ne sont fixées par aucune autorité. Ces lois ne sont que de simples manifestations ou bien de continues modalités du développement des choses et des combinaisons de ces faits très variés, passagers mais réels. L'ensemble constitue ce que nous appelons « nature ». L'intelligence humaine et sa science observèrent ces faits, les contrôlèrent expérimentalement, puis les réunirent en un système et les appelèrent lois. Mais la nature elle-même ne connaît point de lois. Elle agit inconsciemment, représentant par elle-même la variété infinie des phénomènes, apparaissant et se répétant d'une manière fatale. Voilà pourquoi, grâce à cette inévitabilité de l'action, l'ordre universel peut exister et existe de fait.

Un tel ordre apparaît aussi dans la société humaine, qui, en apparence, évolue d'une manière soi-disant anti-naturelle, mais en réalité se soumet à la marche naturelle

et inévitable des choses. Seules, la supériorité de l'homme sur les autres animaux et la faculté de penser, apportèrent dans son développement un élément particulier, tout à fait naturel, soit dit en passant, dans ce sens que, comme tout ce qui existe, l'homme représente le produit matériel de l'union et de l'action des forces. Cet élément particulier, c'est le raisonnement, ou bien cette faculté de généralisation et d'abstraction, grâce à laquelle l'homme peut se projeter par la pensée, s'examinant et s'observant, comme un objet extérieur et étranger. S'élevant idéalement au-dessus de lui-même, ainsi qu'au-dessus du monde environnant, il arrive à la représentation de l'abstraction parfaite, au néant absolu. Et cet absolu n'est rien moins que la faculté d'abstraire, qui dédaigne tout ce qui existe et arrivant à la complète négation, y trouve son repos. C'est déjà la limite dernière de la plus haute abstraction de la pensée, ce rien absolu, c'est Dieu.

Voilà le sens et le fondement historique de toute doctrine théologique. Ne comprenant pas la nature et les causes matérielles de leurs propres pensées, ne se rendant même pas compte des conditions ou lois naturelles qui leur sont spéciales, ils ne purent certainement pas soupçonner, ces premiers hommes et sociétés, que leurs notions absolues n'étaient que le résultat de la faculté de concevoir les idées abstraites.

Voilà pourquoi ils considèrent ces idées tirées de la nature, comme des objets réels, devant lesquels la nature même cessait d'être quelque chose. Ils se prirent ensuite à adorer leurs fictions, leurs impossibles notions d'absolu et à leur décerner tous les honneurs. Mais il fallait, d'une manière quelconque, figurer et rendre sensible l'idée abstraite de néant ou de Dieu. Dans ce but, ils enflèrent la conception de la divinité et la douèrent, par surcroît, de toutes les qualités et forces, bonnes et mauvaises, qu'ils rencontraient seulement dans la nature et dans la société.

Telle fut l'origine et le développement historique de toutes les religions, en commençant par le fétichisme et en finissant par le christianisme.

Nous n'avons guère l'intention de nous lancer dans l'histoire des absurdités religieuses, théologiques et mé-

taphysiques, et encore moins de parler du déploiement successif de toutes les incarnations et visions divines, créés par des siècles de barbarie. Il est connu de tout le monde, que la superstition donnait toujours naissance à d'affreux malheurs et forçait à répandre des ruisseaux de sang et de larmes. Nous dirons seulement, que tous ces révoltants égarements de la pauvre humanité furent des faits historiques, inévitables, dans la croissance normale et l'évolution des organismes sociaux. De tels égarements engendrèrent dans la société cette idée fatale, dominant l'imagination des hommes, que l'univers était soi-disant gouverné par une force et une volonté surnaturelles. Les siècles succédèrent aux siècles, et les sociétés s'habituerent à tel point à cette idée, que finalement elles tuèrent en elles toute tendance vers un plus lointain progrès, et toute capacité à y parvenir.

L'ambition de quelques individus d'abord, de quelques classes sociales, ensuite, érigèrent en principe vital, l'esclavage et la conquête, et enracinèrent, plus que tout autre, cette terrible idée de la divinité. Dès lors toute société fut impossible sans, comme base, ces deux institutions : l'Eglise et l'Etat. Ces deux fléaux sociaux sont défendus par tous les doctrinaires.

A peine ces institutions apparurent dans le monde que tout à coup deux castes s'organisèrent : celle des prêtres et celle des aristocrates, qui, sans perdre de temps, eurent le soin d'inculquer profondément à ce peuple asservi l'indispensabilité, l'utilité et la Sainteté de l'Eglise et de l'Etat.

Tout cela avait pour but de changer l'esclavage brutal en un esclavage légal, prévu, consacré par la volonté de l'Etre suprême.

Mais les prêtres et les aristocrates croyaient-ils sincèrement à ces institutions, qu'ils soutenaient de toutes leurs forces, dans leur intérêt particulier ? N'étaient-ils que des menteurs et des dupeurs ? Non, je crois qu'ils étaient en même temps croyants et imposteurs.

Ils croyaient, eux aussi, parce qu'ils partageaient naturellement et inévitablement les égarements de la masse, et seulement plus tard, à l'époque de la décadence du monde ancien, ils devinrent sceptiques et trompeurs sans

vergogne. Une autre raison permet de considérer les fondateurs d'états comme des gens sincères. L'homme croit toujours facilement à ce qu'il désire et à ce qui ne contredit pas ses intérêts. Qu'il soit intelligent et instruit, c'est même chose : par son amour-propre et par son désir de vivre avec ses prochains et de profiter de leur respect, il croira toujours à ce qui lui est agréable et utile. Je suis convaincu que, par exemple, Thiers et le gouvernement versaillais, s'efforçaient à tout prix de se convaincre qu'en tuant à Paris quelque milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, ils sauvaient la France.

Mais, si les prêtres, les augures, les aristocrates et les bourgeois, des vieux et nouveaux temps, purent croire sincèrement, ils restèrent quand même sycophantes. On ne peut, en effet, admettre qu'ils aient cru à chaque absurdité constituant la foi et la politique. Je ne parle même pas de l'époque où, selon les paroles de Cicéron, « deux augures ne pouvaient se regarder dans les yeux sans rire ». Après, même au temps de l'ignorance et de la superstition générale, il est difficile de supposer que les inventeurs de miracles quotidiens aient été convaincus de la réalité de ces miracles. On peut dire la même chose de la politique, qu'on peut résumer dans la règle suivante : « Il faut subjuguer et spolier le peuple de telle façon qu'il ne se plaigne pas trop haut de son destin, qu'il n'oublie pas de se soumettre et n'ait pas le temps de penser à la résistance et à la révolte. »

Comment donc, après cela, s'imaginer que des gens qui ont changé la politique en un métier et connaissent son but — c'est-à-dire l'injustice, la violence, le mensonge, la trahison, l'assassinat, en masse et isolé, — puissent croire sincèrement à l'art politique et à la sagesse de l'Etat génératrice de la félicité sociale ? Ils ne peuvent pas être arrivés à ce degré de sottise, malgré toute leur cruauté.

L'Eglise et l'Etat ont été de tous temps de grandes écoles de vices. L'histoire est là pour attester leurs crimes ; partout et toujours le prêtre et l'homme d'Etat ont été les ennemis et les bourreaux conscients, systématiques, implacables et sanguinaires des peuples.

Mais comment, tout de même, concilier deux choses en

apparence si incompatibles : dupeurs et dupés, menteurs et croyants ? Logiquement cela paraît difficile ; cependant en fait, c'est-à-dire dans la vie pratique, ces qualités se rencontrent très souvent.

En énorme majorité les gens vivent en contradiction avec eux-mêmes, et dans de continuels malentendus ; ils ne le remarquent généralement pas ; jusqu'à ce que quelque évènement extraordinaire ne les retire de leur somnolence habituelle et ne les force à jeter un coup d'œil sur eux et autour d'eux.

En politique comme en religion, les hommes ne sont que des machines entre les mains des exploiteurs. Mais voleurs et volés, oppresseurs et opprimes, vivent les uns à côté des autres, gouvernés par une poignée d'individus, qu'il convient de considérer comme de vrais exploiteurs. Ce sont les mêmes gens, libres de tous préjugés, politique et religieux, qui maltraitent et oppriment consciemment. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, jusqu'à l'explosion de la grande Révolution, comme de nos jours, ils commandent en Europe et agissent presque à leur guise. Il faut croire que leur domination ne se prolongera pas longtemps.

Pendant que les principaux chefs trompent et perdent les peuples en toute conscience, leurs serviteurs, ou les créatures de l'Eglise et de l'Etat, s'appliquent avec zèle à soutenir la sainteté et l'intégrité de ces odieuses constitutions. Si l'Eglise, d'après les dires des prêtres et de la plupart des hommes d'Etat, est nécessaire au salut de l'âme, l'Etat à son tour, est aussi nécessaire pour la conservation de la paix, de l'ordre et de la justice et les doctrinaires de toutes les écoles de s'écrier : « Sans Eglise et gouvernement, pas de civilisation ni de progrès ».

Nous n'avons pas à discuter le problème de l'éternel salut, parce que nous ne croyons pas à l'immortalité de l'âme. Nous sommes convaincus que la plus nuisible des choses, pour l'humanité, pour la vérité et le progrès, c'est l'Eglise. Et peut-il en être autrement ? N'est-ce pas à l'Eglise qu'incombe le soin de pervertir les jeunes générations, les femmes surtout ? N'est-ce pas elle qui par ses dogmes, ses mensonges, sa bêtise et son ignominie, tend à tuer le raisonnement logique et la science ? Est-ce qu'elle

ne porte pas atteinte à la dignité de l'homme, en pervertissant en lui la notion des droits et de la justice? Ne rend-elle pas cadavre ce qui est vivant, ne perd-elle pas la liberté. n'est-ce pas elle qui prêche l'esclavage éternel des masses au bénéfice des tyrans et des exploiteurs? N'est-ce pas elle, cette implacable Eglise! qui tend à perpétuer le règne des ténèbres, de l'ignorance, de la misère et du crime?

Et si le progrès de notre siècle n'est pas un rêve mensonger, il doit en finir avec l'Eglise.

MICHEL BAKOUNINE.

N. D. L. R. — C'est ici que s'arrête le manuscrit. Bakounine, comme toujours, n'a pu terminer cet ouvrage, absorbé qu'il était par les exigences de la lutte.

SYMPHONIE

LA MER, symphonie de M. Paul GILSON.

Bruxelles, 15 septembre.

M. Gilson attira sur lui l'attention des artistes il y a quelques années par une cantate de *Moïse au Sinaï*, dont le sujet avait été imposé pour les concours de Rome et qui lui valent le prix.

Le débutant était un tout jeune homme, un petit paysan de la banlieue bruxelloise, un travailleur obscure, qui n'avait fréquenté aucun Conservatoire mais qui s'était instruit sans professeur, en lisant et en étudiant les partitions des maîtres, surtout celles de Beethoven et de Wagner. Le public ratifia la décision du jury et — chose rare pour ce genre de compositions généralement bourrées de poncifs et de rengaines — le *Moïse au Sinaï* fut exécuté plusieurs fois.

M. Gilson a largement tenu ses promesses. La *Mer*, le poème symphonique qu'il intitule modestement « esquisses symphoniques » et qui fut exécutée pour la première fois l'hiver dernier, aux *Concerts Populaires* de Joseph Dupont, classe décidément M. Paul Gilson au premier rang des compositeurs belges à côté des Benoît, des Tinel et des Raway.

Le succès de cette œuvre a été immense. Elle a été exécutée plusieurs fois à Bruxelles, elle a fait son tour de Belgique, déjà on l'a applaudie en Allemagne et je serais

bien surpris si elle n'était pas « consacrée » cet hiver chez Colonne à Paris.

La *Mer* se compose de quatre parties dont chacune présente un caractère bien tranché, quoique chacune soit basée sur le même thème, le thème de la Mer. Ce thème se transforme, se transpose, s'altère, se décompose ou s'enrichit d'incidentes mélodiques suivant la nature des épisodes descriptifs dans lesquels il intervient. Ainsi, la surface des flots change de coloration au passage des nuées qu'ils reflètent. C'est d'abord le *lever du jour*, puis la *ronde du gabier* (chants et danses de matelots), puis le *Crépuscule* (scène d'amour) et enfin la *Tempête*.

Autant de tableaux d'une facture solide et large, d'un souffle abondant, d'un coloris intense, d'une allure passionnée, révélant non seulement l'homme du métier, l'harmoniste et le technicien, mais ce qui vaut mieux, un des tempéraments d'artiste les plus chauds, les plus sincères qui se soient produits en Belgique.

La première partie se meut dans une exquise lumière d'aube ; la torpeur de la nuit y lutte quelque temps contre la fraîcheur avifante du réveil ; on dirait d'un dormeur robuste qui s'étire et se redresse ; des bouffées d'air salubre dissipent les languides berceuses ; tout ce morceau à la fois majestueux et intimiste dégage cette impression de force sereine, de puissance au repos, de santé virile que le voisinage de l'Océan apporte au promeneur matinal.

La seconde partie a l'entrain, la verve, l'exubérance un peu farouche des bals de matelots dégénérant en orgies, en priapées et en tueries.

Ce n'est pas seulement le peintre et l'observateur compréhensifs, le témoin des grands drames de la nature et des accidents de la vie du marin, qui se révèle dans la troisième partie. Là chante et s'exale l'âme d'un poète, d'un initié fervent, là s'épanche avec une religion presque beethovénienne la nostalgie d'un grand cœur d'artiste. Rien de suggestif et de poignant dans sa tendresse amoureuse comme la lente et persistante phrase jouée par le cor anglais. Un cœur n'est pas plus pantelant aux moments pathétiques. Cette mélodie vous pénètre jusqu'aux

moëlles et vous met des sanglots dans la gorge. Et ce smorzando final, cette sourdine de timbales, ce clapotis mat des vagues sur lequel expire le dernier, le suprême adieu des amants. Quelle désolation, quelle cruauté de l'infini, pour notre éphémère mais si brûlante humanité!...

La dernière partie donne raison aux inquiétudes et aux pressentiments exprimés dans celle qui précède. C'est la tempête, une tempête frénétique, avec des alternatives de fracas et d'accalmie, une tempête qui « tient-drait » parfaitement à côté du fameux orage de la *Pastorale* et du fantastique prélude du *Vaisseau Fantôme*. Souverainement tragique et crispant le moment du naufrage où les airs de danse, le motif de la gigue endiablée entendue dans la seconde partie, se transforme en une vaste clamour de désespoir ou plutôt en un cri de vengeance au ciel, en un défi blasphématoire.

En écoutant cette formidable conclusion, je me rappelais les vers de Tristan Corbière :

..... Et, jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron!
A l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans hauts-de-cœur la grand'tasse salée
Comme ils ont bu leur boujaron.

GEORGES EEKHOUD.

LECTURES POÉTIQUES
DES
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

INÉDITS DE LAFORGUE

[*Ces cinq poèmes, vers de jeunesse que nous communiquent M. Charles Henry, sont antérieurs aux COMPLAINTES (1885). Celui qui s'intitule Complainte des Montres a été écrit à Berlin en 1882; il constitue la première version de la Complainte des Mounis du Mont-Martre (COMPL., 124). On a des principes (Autre complainte de Pierrot) serait la première version d'Autre complainte de lord Pierrot (COMPL., 77).]*]

NUAGE

Eh, laisse-moi tranquille, dans mon destin,
Avec tes comparaisons illégitimes !
Un examen plus serré ferait estime
Du moindre agent,.. — toi, tu y perds ton latin.

Preuves s'entendant comme larrons en foire,
Clins d'yeux bleus pas plus sûrs que l'afflux de sang
Qui les envoya voir : me voilà passant
Pour un beau masque d'une inconstance noire.

Ah ! que nous sommes deux pauvres bourreaux
Exploités ! et sens-tu pas que ce manège
Mènera ses exploits tant que le... Que sais-je
N'aura pas rentré l'Infini au fourreau ?

Là ; faisons la paix, ô Sourcils ! Prends ta mante ;
Sans regrets apprêtés, ni scénarios vieux,
Allons baiser la brise essuyant nos yeux ;
La brise,... elle sent ce soir un peu la menthe.

SOLUTIONS D'AUTOMNE

Tout, paysage affligé de tuberculose,
Baillonné de glaçons au rire des écluses,
Et la bise soufflant de sa pécore emphase
Sur le soleil qui s'agonise
En fichue braise...

Or, maint vent d'arpéger par bémols et par dièzes,
Tantôt en plainte d'un nerf qui se cicatrice,
Soudain en bafouillement fol à court de phrases,
Et puis en sourdines de ruse
Aux portes closes.

— Yeux de hasard, pleurez-vous ces ciels de turquoise
Ruisse lant leurs midis aux nuques des faneuses,
Et le linge séchant en damiers aux pelouses,
Et les stagnantes grêles phrases
Des cornemuses ?

La chatte file son chapelet de recluse,
Voilant les lunes d'or de ses vieilles topazes ;
Que ton Delta de deuil m'emballe en ses ventouses !
Ah ! là, je m'y volatilise
Par les muqueuses !...

Puis ça s'apaise
Et s'apprivoise,
En larmes niaises,
Bien sans cause...

ON A DES PRINCIPES

(AUTRE COMPLAINTE DE PIERROT)

Elle disait de son air blond fondamental :
« Je t'aimè pour toi seul ! » — Oh ! là, là ; grèle histoire !
Oui, comme l'art ; du calme, ô salaire illusoire
Du Capitaliste l'Idéal !

Elle faisait : « J'attends,.. me voici... Je sais pas... »,
Le regard pris de ces larges candeur des Lunes.
— Oh ! là, là ; ce n'est pas peut-être pour des prunes,
Qu'on a fait ses classes ici-bas ?

Mais voici qu'un beau soir (infortunée à point),
Elle meurt. — Oh ! là, là ; bon, changement de thème !
Je sais que tu dois ressusciter le troisième
Jour ; sinon en personne, du moins

Dans l'odeur, les verdures, les eaux des beaux mois ;
Et tu iras, levant ainsi [1] bien plus de dupes
Vers le Zaïmph de la Joconde, vers la Jupe !
Il se pourra même que j'en sois.

[1] Levant encor bien.

LA COMPLAINTE DES MONTRES

1

Je suis, avec mon tic-tac grêle,
Vade-mecum rond et têteu,
Indispensable sentinelle,
Le cœur sacré d'or revêtu.

Voici le soir,
Grince musique
hypertrophique
Des remontoirs.

2

Partout, je veille dans vos poches
Je trône en vos appartements,
Et fais valser éperdûment
Sur les cités folles les cloches !

Et puis, le soir,
C'est la musique
hypertrophique
Des remontoirs.

3

Chacun aux foules que je mène
Sent battre mon Cœur sur son sein (!)
Chaque [1] maison m'a par dizaines,
Et je remplis des magasins,

Partout, le soir,
C'est la musique
hypertrophique
des remontoirs.

4

Maisons, horlogers, clochers, foules,
Milliards d'échos à mon appel,
Scandé d'un tic-tac éternel
L'orchestre fou des choses roule.

Et chaque soir
C'est la musique
hypertrophique
des remontoirs !

5

Allez, coucous, réveils, pendules,
Bataillons d'insectes d'acier,
Jouez sans fin des mandibules
Dans un concert très familier,

Sûrs, chaque soir,
De la musique
hypertrophique
des remontoirs !

[1] Toute.

Triturant bien [1] l'heure en secondes
Par trois mil six cent coups de dents,
De leurs parts au gâteau du temps
Ne faites qu'un hâchis immonde

Et puis le soir,
hop ! la musique
hypertrophique
des remontoirs

Ah ! [2] plus d'heures ? n'avoir pas d'âge ?
Voir les saisons, les jours, les nuits
flotter dans le halo sauvage
D'un vague éternel aujourd'hui ?

Voici le soir !
Grince, musique
hypertrophique
des remontoirs !

[1] Triturant chaque heure en secondes.

[2] Hein ? plus d'heures ? n'avoir pas d'âge ?

MŒURS

O virtuosités à deux et, vrai ! si seules,
Etes-vous bien la clef des havres de l'Oubli ?
Ou nous faut-il tourner à mort la grise meule
Des froments pour l'Hostie à qui Dieu fait la gueule
En cœur ? Errer jusqu'à l'octroi des Ramollis ?...

Donc, aux abois, du fond de raides léthargies,
Sous ces yeux bovins, morts en pièces de cent sous,
L'âme alitée absout l'heure, et se réfugie,
De bonne foi, dans des passés dont la Vigie
Ne croit plus d'ailleurs aux : « Sœur Anne, où êtes-vous ? »

Le bien-être des sens d'un cœur frais par lui-même
N'était pas fait pour nous, voilà le vrai du vrai.
Qui sait pourtant si quelque étourdissant Je t'aime
N'eût pas redrapé net nos langes de baptême !
Nous n'attendions que ça ; ce n'est pas un secret.

Rentrez, petits Hamlets, dans les bercails licites ;
Poussez, du bout de l'escarpin vernis vainqueur,
Ces heures ; circulez, ayez l'air en visite,
Voyez âme qui vive, exultez ! — Tout haut, dites :
Sursum corda ? et tout bas : Ah ! oui, *haut-le-cœur !*

PORTRAITS

M. COPPÉE

Il serait sage, certes, de ne vivre qu'en soi-même et de s'y absorber en une sorte de spéculation intime qui aboutirait, peut-être, à découvrir ce que l'on est à travers ce que l'on se croit. On s'y pourrait louer ou morigéner en silence de ses perfections ou de ses défauts, et le souci de ne pas s'exagérer les unes aux dépens des autres serait une occasion de s'acquérir un tact juste et circonspect ; mais il se trouve que les qualités et les ridicules qui sont en nous nous apparaissent infiniment plus touchantes et plus comiques quand ils se manifestent, à l'extérieur, chez autrui. Aussi se préoccupe-t-on de ceux qui vivent et pensent ailleurs et, si l'éloge qu'on leur adresse n'est jamais qu'à l'image de quelque orgueil personnel, toute raillerie qu'on en fait impliquerait une solidarité avec un peu de notre propre infirmité. On étend la clairvoyance qu'on a de soi à la connaissance de ses contemporains ; on aime se rendre compte de ce qu'ils sont à travers ce qu'ils paraissent et on confronte la valeur de leur talent avec l'état de leur gloire.

M. Coppée a de gloire ce qu'il en faudrait pour contenter un sot : il ne saurait s'en satisfaire car il est d'esprit délicat. Ses amis le disent, ses ennemis le redisent. Les premiers usent de cette circonstance pour excuser l'infériorité de

l'œuvre en faveur de la supériorité relative de l'homme, les seconds font de cette dissemblance un reproche de plus à l'appui de leur malveillance et ne regardent que comme plus inexcusable quelqu'un qui n'a pas su faire participer ses productions aux mérites de son esprit. De part et d'autre, du reste, ces ennemis judicieux et ces amis maladroits discréditent également quoique différemment, par ce qu'ils concèdent ou affirment, celui qu'ils défendent ou attaquent; mais M. Coppée est au-dessus de ce débat car il a pour lui un autre assentiment, l'assentiment de milliers de lecteurs, ni des raffinés ni des connaisseurs, mais formant la catégorie vague des « bonnes gens » dont il est l'Homère en veston et dont il ne dédaigne pas de chanter le Dieu.

* * *

Qui ne fut des lecteurs de M. Coppée, même parmi ceux qui maintenant le délaissent? Il fut, un temps, en effet, où il prenait le soin d'écrire, d'enjoliver ses imaginations et d'imaginer avec gentillesse ses sentiments. Il eut, au début, le don d'agréer les plus délicats et en renonçant à leur plaisir c'est à son plaisir aussi qu'il a dû renoncer.

Certes cette poésie d'alors n'était pas géniale ni même haute mais le point de médiocrité où elle est descendue rend indulgent pour ce qu'elle était. L'aimable élégiaque qu'elle dénotait n'était pas fait pour habiter aux confins du Kamtchatka un kiosque ornementé et bizarre, à la Baudelaire, mais, non plus, il ne paraissait pas destiné à tenir le kiosque à journaux où il débite ses images à un sou en se chauffant les pieds sur sa petite chaufferette académique.

Il est donc difficile de contester que M. Coppée ait eu du talent. On ne s'en aperçut cependant que lorsque, après deux recueils de vers, fins et ingénieux, un succès théâtral l'eut mis en vue.

L'opinion s'en confirma à mesure que sa verve légère se corrompait d'éléments pernicieux dont un rien d'ironie atténuaient encore le fâcheux présage, mais elle ne s'établit solidement que du jour où M. Coppée se manifesta le chan-

tre enfin de toutes les balivernes sentimentales, religieuses et patriotiques.

Du coup il succéda à Béranger. Après un interrègne douloureux la bourgeoisie d'esprit allait donc avoir son poète national. L'énorme Hugo qui l'avait déconcertée, en la flattant parfois, disparaissait, laissant la succession des parties hautes de sa gloire à M. Leconte de Lisle, de même que le grand Baudelaire avait laissé à M. Stéphane Mallarmé la tradition de son Destin de solitude et de mystère. C'était au moment où M. Zola remplaçait Mme Sand sans la faire oublier, en attendant qu'il le soit lui-même au point d'être méconnu.

• * •

M. Coppée ne l'a pas été de ceux à qui il sacrifia ce qu'il était pour devenir ce qu'il n'aurait jamais dû être. Pour une fois le public ne fut pas ingrat.

On sait trop de quelle sorte est cette poésie sensiblarde, cléricale et populaire, pour qu'il soit nécessaire d'en détailler les caractéristiques. Constatons-y seulement une curieuse maîtrise à satisfaire toutes les niaiseries. M. Coppée a dans le lieu commun une réussite incomparable. Son vers sent le bon de pain, le petit bleu et la pomme de terre frite. Qu'il gourmande un souverain cancéreux ou raconte un accident de chemin de fer, il a la platitude exacte et le tour qu'il y faut. Le « bon et digne » prêtre, le « brave marin », le « petit soldat », sont les héros préférés de ce poète, qui a en lui du maire de village, et marie le Père Coin de Rue à Madame Pipelet. Aussi son œuvre qui n'a plus de valeur esthétique, a des visées sociales. M. Coppée a chanté les Humbles, et semble avoir sa part dans le mouvement actuel de charité et de justice. On est tenté de lui en savoir gré, et de ne voir en ses méchants vers que le piteux résultat de ses bonnes intentions, de croire que son infirmité est de n'avoir su tirer la beauté de sujets qui en cachaient une peut-être qu'y eût vue un Walt-Whitman.

Mais, en y regardant de près, on s'aperçoit qu'il n'y a en M. Coppée, ni large sympathie pour les petits, ni douce commisération pour les patients, et qu'il n'y a là qu'un

cas de mauvaise littérature, rien de plus ni rien de moins, et que l'appréciation qu'on en peut faire relève uniquement du bon goût.

Si l'idéal que M. Coppée s'est fait de la poésie répond à la pratique qu'il en exerce, voici ce qu'il fut :

M. Coppée paraît désirer qu'elle ressemble à quoi que que ce soit d'imprimé. Son vers est aussi bien une ligne d'un journal qu'une ligne du Code, Il est simplement fixé à un certain nombre de mots. Le tout y est le collaborateur du quelconque. Au rebours du vrai poète qui cherche à extraire de soi-même et d'ailleurs l'*Inexprimé*, celui-ci ne recherche que l'*Exprimé*, et en ce qu'il a de plus commun et de plus oiseux. Un peu comme presque tous les discours de réception à l'Académie semblent avoir été rédigés par quelque M. Pingard, tout ce que pense M. Coppée pourrait être pensé par n'importe qui.

Il n'y a même plus en lui ce qui reste quelquefois d'eux-mêmes chez des écrivains qui se galvaudent. Il semble s'être désintéressé de ce qui s'écrit dans ses pages qui ont l'air de n'être plus qu'une supercherie de parodistes.

Si encore ils parodiaient les *Intimités*, on pourrait les en reprendre, mais ils s'en prennent au *Petit Epicier* qui, s'il semble vraiment fait pour solliciter leur concurrence, la devrait pourtant, d'avance, décourager.

HENRI DE RÉGNIER.

LES CŒURS DURS

La Russie que révèle au *Figaro* M. Huret, dans son enquête sur le socialisme, donne une grande tristesse. Ce peuple troupeau dépourvu d'espoir, à l'âme vide, au corps bestial, nous avait bien apparu déjà dans les récits des romanciers slaves ; mais les types exposés ainsi pouvaient n'être, au réel, que des sujets rares, choisis pour la tâche de l'écrivain. Le contrôle plus précis du voyageur confirme la tristesse des romans.

L'œuvre de M. Huret est considérable. Le souci de découvrir au monde la douleur humaine et d'étaler les hideurs de la pauvreté, pourrait presque aboutir à de la révolte contre l'ordre, émouvoir même des âmes pacifiquement jouisseuses et jusqu'alors indemnes de pitié. Le tableau du paupérisme russe, pour épouvantable qu'il soit, ne diffère point beaucoup, à y fermement penser, de ceux tracés sur la misère de France ; et l'on se demande si l'abrutissement, la passivité du moujik ne lui prêtent pas une vie plus heureuse, et si les idées révolutionnaires qui germent aux cerveaux des socialistes occidentaux ne sont pas, pour ces travailleurs, un surcroît de peine morale adjointe à la torture du labeur et des privations.

La détresse du paysan russe frappe davantage parce

qu'il possède des moyens inférieurs de défense. A le savoir incapable de révolte, de grève, son abjection nous touche infiniment. Au contraire, les facultés militantes de l'ouvrier occidental, allemand ou français, si elles nous intéressent à lui, nous le montrent plus fort, presque égal à ses adversaires, moins pitoyable. L'auteur de l'enquête a eu, par bonheur, l'art de généraliser son travail, de ne le pas limiter aux socialistes seuls, mais de l'étendre à ceux-là mêmes qui ignorent les réformes souhaitables alors que, pour eux surtout, elles paraissent urgentes. Il a interrogé des paysans et des marins. S'il nous enseigna d'abord la peine du métallurgiste dégoûté de l'appétit par la chaleur des fournaises et rationnant sa famille afin de payer la rente mensuelle de la maisonnette construite, à son intention, par le maître de forges désireux de rentrer dans une partie des salaires, il n'omit pas ensuite de décrire la simple résignation du laboureur boulonnais acceptant son sort et riant comme d'une folie si on lui annonce la possibilité d'un meilleur état.

Les paysans et les marins, incapables de rébellion, considèrent leur vote comme un travail dû au maître avec les autres efforts de leurs bras, de leur tête. Ils laissent leur suffrage à la disposition des employeurs et abandonnent, par inertie, leur liberté politique aux armateurs et aux fermiers ; en sorte que cela seul qui les distingue du moujik ne leur procure nulle aide. Ils demeurent tels que si aucun droit ne leur était dévolu ; et leur passivité semble ainsi bien plus grande que celle de leurs frères orientaux, puisque, pouvant s'affranchir, ils ne savent le vouloir.

Hormis la petite minorité des travailleurs industriels, les peuples du monde restent esclaves de ceux qui surent les conquérir par la force et par l'astuce. Pénétrés d'une manière de terreur religieuse, ils acceptent la fatalité de leur sort sans concevoir la possibilité des améliorations. Il y a dans les pays des troupeaux d'hommes qui labourent et qui paissent, et quelques-uns qui récoltent. Les premiers semblent soumis pour longtemps encore à la volonté de leurs maîtres. L'enquête sur le socialisme ne peut que donner à ceux-ci beaucoup de confiance dans leur avenir.

La révolution n'est point proche, ainsi que l'annoncent des prophètes hardis. La résignation des pauvres durera long-temps encore.

Le plus extraordinaire de tout, c'est que cette grande résignation des humbles, la confiance qu'ils professent et leur dévouement excessif à la fortune des puissants ne touchent pas davantage ceux qui s'en accroissent et prospèrent.

Les princes de la richesse apparaissent, dans les écrits de M. Huret, comme des potentats affaissés et joufflus, ou magnifiques d'allures martiales, avec leurs moustaches blanches, leurs teints brillants, d'une couperose opulente. Ils ont de la bonhomie et de la cordialité dans leurs opinions inexorables. Ils parlent, avec indignation, de l'idée que peuvent avoir quelques-uns de diminuer l'amas de leurs biens. C'est eux, à les entendre, les souffrants et les pauvres, eux sur qui la pitié du monde devrait pleuvoir comme une manne nécessaire, urgente. Dans la splendeur des palais qu'ils bâtissent, devant l'air bleuâtre et gai des villégiatures, ils s'indignent, les bras au larges, les épaules haussées: « On veut nous voler! » Et ils ricanent, ou affichent de la malice, des finesse cauteleuses: « Des rêves à dormir debout!... Mais il y a toujours eu des pauvres et des riches... Monsieur... Qu'y faire?... Ah! voilà! il y a les mauvais ouvriers qui ne nous trouvent point à leur goût, mais les bons, Monsieur, les pères de famille: ils votent tous pour moi! »

Leur sûreté de soi émerveille. Ils ne prennent même point l'ennui de discuter. D'ailleurs, s'ils le tentent, ils étalent une sottise historiquement impérissable; car ces mots d'indifférence et de mépris, en volés de leurs lèvres, serviront plus tard aux descripteurs des temps politiques pour justifier peut-être les horreurs d'une révolution sanglante: Ils jouent encore à cette heure au jeu déjà centenaire où les bergères de Trianon recommandaient au peuple de préférer la brioche puisqu'il mauquait de pain.

Avec des impudences majestueuses, ils affirment que s'ils n'étaient au monde, la machine sociale cesserait de battre et de vivre. A les entendre, on ne les soupçonnerait point. Leurs bouches, qu'ils prétendent sages, émettent

les plus grossières déductions. L'erreur les mène. Ils sautent de contradiction en contradiction avec une fièvre puérile et une simplicité béate de crétins confiants en leur nullité. Le *Temps*, pour prudent qu'il se dise, a bien reconnu cette pénurie de leurs jugements. Afin d'excuser tant de sottise, il s'en est pris à la méthode de l'enquête et à l'enquêteur.

M. Huret, il faut le confesser, excelle à mettre en valeur, par l'arrangement de son questionnaire, la naïveté des personnages. Il leur tire peu à peu tout leur égoïsme et toute leur suffisance, les produit à une lumière cruelle où ils apparaissent monstrueusement grotesque et difformes. Parmi les plus merveilleux de ses tours, il importe de citer la manière dont il fait brusquement jaillir la terrible niaiserie du président de la chambre de commerce. Que l'on me permettre d'offrir cette lecture. Le riche parle :

« Oui, eh bien ! pour me résumer, je vous dirai que je préfère la liberté absolue que nous avons maintenant à n'importe quelle réglementation. Les ouvriers ont la liberté de la grève, et c'est une excellente chose ; ils ont les syndicats, les Sociétés coopératives ; qu'ils luttent !

« — Mais cette lutte à outrance entre des intérêts si opposés pourrait avoir des conséquences terribles ?

« — Qu'importe ! c'est la vie, ça ! et ce ne sera jamais comme la socialisme d'Etat, qui est la mort, entendez-vous, la mort !

« — Pourtant, représentez-vous une grève générale, tous les mineurs et les métallurgistes refusant en même temps de travailler dans toute l'Europe et s'arrangeant pour résister huit jours, quinze jours ! Que de ruines !

« Il se mit à rire.

« Oh ! oh ! alors, c'est une autre affaire !

« — Ce serait la révolution, insistai-je.

« Alors, redevenant subitement grave :

« — Mais c'est impossible, une entente pareille ! Et puis, on mettrait des soldats dans les usines, dans les ateliers, et l'on pourrait bien forcer les ouvriers à travailler !

« Forcer ? Mais, alors... la liberté dont vous parlez ?...
« — Il y a liberté et liberté ! »

N'est-il pas charmant cet aphorisme : « Il y a liberté et liberté. » Sans doute, le monsieur sincère entend-il distinguer ainsi la liberté du maître et celle de l'esclave ; deux choses diverses, en effet. Mais il sied mal de prononcer de pareilles paroles en pays de république où une triple légende pare les frontons des monuments d'un espoir d'égalité.

Les inspirateurs du *Temps* ont bien senti que les premiers d'entre les bourgeois condamnaient par de tels discours leur œuvre entière. Ils comprirent que la présentation d'avis aussi simples nuirait plus à la cause du capital et de la République Troisième, que toutes les furies, des démagogues et la fréquence des grèves. Avec une admirable mauvaise foi, un machiavélisme normalien, ils construisirent un entrefilet de première page et y affirmèrent que le pire moyen d'investigation était de prendre les gens à l'heure du cigare ou de l'eau médicinale, afin de connaître leur pensée. Seuls, les détails pittoresques subsistaient, selon eux, de cette enquête ; et ils appuyèrent finement sur le cigare de M. de Rothschild, les maux d'estomac de M. Cousté, les cravates du duc de la Rochefoucauld et la redingote luisante du prince Aloïs de Liechtenstein.

Hélas ! il sort de ce travail entrepris au *Figaro* un tout autre enseignement. Nous aimons dire, avec l'indulgence propre à notre époque, qu'on ne rencontre point d'hommes réellement mauvais, mais qu'il existe des sots. La méchanceté se présente à l'esprit du penseur contemporain comme un mode de la bêtise. Soyons tous intelligents, et tous nous serons pleins de bonté. Cette manière de précepte a reçu, au cours de l'enquête sur le socialisme, une évidente confirmation.

Ces princes de la bourgeoisie, si durs au monde, et qui réfutent les sollicitations du pauvre avec des gestes vagues, des aphorismes indifférents, sûrs de l'armée prête à refouler les prières trop ardentes des misérables, ces princes nous ont offert les plus beaux exemples de stupidité. Car, désireux de ne pas paraître semblables aux

tyrans anciens qu'ils renversèrent, ils produisirent tout justes les raisons sur lesquelles s'appuyaient jadis les pasteurs d'hommes. L'argument dernier de chacun : « Il en a toujours été ainsi; l'inégalité des conditions demeure inéluctable », n'est-il pas une version du droit divin, à cela près qu'il invoque une fatalité plus vague et d'un symbole moins riche? Le duc de La Rochefoucauld conseille d'en revenir à l'Evangile, de promettre au peuple les délices de l'autre vie, afin qu'il se contente ici-bas de sa douleur. Ce duc, en vérité, a raison.

Pour détrôner ceux dont il enviait, il y a cent ans, le luxe et les priviléges, le Tiers-Etat a combattu l'idée de Dieu et du paradis; il a retiré aux misérables l'unique consolation qu'ils avaient de vivre. Il leur a promis du bonheur sur terre. Il a signé en 1789 une lettre de change à échéance brève. Le peuple va se présenter pour ce paiement; et le Tiers songe qu'il va faire banqueroute, que l'huissier sera dur, et la saisie totale au jour de la revendication.

Comme il ne donne pour raison de son pouvoir que la fatalité et la force, il attirera sur lui la force et la fatalité.

Sa faillite semble certaine. Peut-être, après tout, Dieu payait-il, par-delà.

PAUL ADAM

L'HOMME SUPÉRIEUR

J'ai longtemps connu un homme bizarre, apparemment écœuré des choses et de ceux-là qu'on appelle nos semblables ; me targuant un jour de quelque intimité, je l'interrogeai :

« Etes-vous malade ? »

— « Je n'ai éprouvé, depuis mon berceau, le moindre malaise ; soyons exacts : j'ai souffert trois fois des dents et j'eus quarante-huit heures de fièvre à l'âge de douze ans — suite d'une partie de patinage nocturne. »

— « Vous êtes hypocondre ? »

— « Je devrais attendre que la gloire m'inocule ce virus — et j'attendrai longtemps. »

— « Vous n'êtes pas pauvre ? »

— « Je dispose de tout l'argent que je souhaite ; tout en trouvant bons les cigares qu'il me plait de fumer, je leur préfère la pipe : je suis donc plus riche que M. de Rothschild. »

— « Etes-vous aimé ? »

— « Votre questionnaire comporte quelque indiscretion — mettons que je le sois ou qu'il me soit indifférent de ne pas l'être. »

— « Et vous êtes écœuré ! »

— « Votre curiosité me vaut momentanément cette sensation qui ne m'est pas familière. »

— « Je vous ennuie ? »

— « Bien au contraire : je lis avec intérêt votre psychologie. »

Je m'arrêtai un peu dérouté; il reprit alors persuasivement :

« Vous souffrez, cher monsieur et jeune ami, d'une habitude que vous contractâtes adolescent : la manie inquisitoriale. Que vous peut importer ma conscience intime? qui vous permet cette présomption de la pouvoir comprendre? et d'où vous vient cette outrecuidance que de la prétendre jugée?

L'homme intéresse l'homme répondrez-vous? c'est juste et vous appuyez de votre attitude la justesse de cet aphorisme; mais, puisque vous voici en veine de bavardage, interrogez-vous vous-même : vous trouverez en vous un interlocuteur plus loquace que celui que vous cherchiez en moi — voyons :

Etes-vous mnlade? vous souffrez d'une gastrite — qui vous rend hypocondre par accès — vous impose des stations à Vichy — où votre mince bourse se vide et vous appauvrit — à cause de tout cela vous niez l'amour.

Vous êtes un cas intéressant et, qui plus est, vous avez en vous-même un roman qu'il ne tient qu'à vous de faire qualifier de poignant et de vécu; ce qui vous peut valoir les satisfactions les plus diverses; la station gratuite à Vichy (qualité d'homme de lettres, articles-réclames); l'aisance (25,000 de vente — 0,40 c. par exemplaire — droits de reproduction et de traduction et 3,000 fr. de feuilleton) et l'amour ou toutes ses illusions. Dès lors que vous préoccupez-vous de moi? »

— « La façon dont vous venez de déshabiller ma vie ne justifie-t-elle pas ma curiosité de vous connaître? vous me paraissiez un homme supérieur. »

— « Voici un mot qu'il nous siérait d'analyser. Un homme est *toujours* supérieur, et si sa vanité (son âme) ne se nourrissait de cette certitude, elle mourrait; les suicides seraient en tel nombre que le choléra pestilentiel aurait raison des trois lâches qui n'auraient su choisir entre le réchaud, l'immersion et le revolver. »

Il s'interrompit un moment puis avec volubilité :

« J'écoutais de mon potager vers la grand'route une dis-

pute de roulotte et j'en retins cette phrase dite d'une voix brisée par la femme à l'ivrogne qu'elle soutenait : « Pendant qu'on chigne la camelotte, monsieur se rince la g..... » — et la vocifératrice, un quignon de pain aux dents, allongea, avec un juron, un coup de pied au chien affamé : « Tiens, soupe de ça ». — Toute l'hiérarchie humaine était là; car la faim n'est pas le stimulant des somptueux repas, il faut aux convives bouffis la pensée assaillante que l'on meurt de faim au dehors ou, tout au moins cette conviction que la truffe n'est pas banale comme l'eau. L'amour (à prendre ce mot dans son sens courant et par autant abject) est le triomphe de la vanité fate. On ne monte en calèche que pour humilier ceux qui vont à pieds; et l'on n'use du vélocipède, malgré sa popularité, que dans l'espoir d'étonner, selon ses préférences, par le grotesque de son costume ou l'agilité de ses mollets. L'homme veut être supérieur et il l'est toujours.

Qui nierait la supériorité de l'*homme-colis*? du *monsieur qui écrit le plus fin*?

Voyez, aux yeux des prêtres, le saint regard de mépris; ils sont les oints du seigneur. Le libre penseur avec son immortelle, est d'une fatuité à défier la concurrence cléricale. Le Français est *Grande Nation*, l'Anglais *Old England*; comme ils sont supérieurs l'un à l'autre, comme ils le savent et s'en congratulent et comme ils ont chacun « superbement raison ».

Mon interlocuteur se mit à fumer d'un air qui m'imposait silence; puis, par bouffée :

— « J'ai cru quelque temps à la sincérité de la jeunesse: sa présomption n'était pas que vanité, m'avait-il semblé, et son besoin d'affirmer tenait de l'impetus vital. Eh bien! regardez autour de vous et constatez mon erreur; il n'y a pas un éphèbe qui, en roublardise, en subtilité, en duplicité — d'un mot: en talent — ne soit supérieur à ses congénères; et quant aux vieillards..... »

Mon interlocuteur jeta son cigare et, avec conviction :

« Ces hommes sont supérieurs; comme leurs émules de la politique, des mondes grands et petits, du socialisme, de l'épicerie. Il y a jusque dans une modestie décente ample prétexte à se prévaloir de quelque supériorité. La

Bonté et la Vertu donnent d'intimes brevets qui consolent et justifient la vie. »

Il se retourna vers moi, agressif :

« De quel droit, dès lors, justifierez-vous votre curiosité à mon égard en vous prévalant de ma qualité d'homme supérieur, que je n'ai pas à repousser, mais que vous assumez en vous-même aux mêmes titres que moi et que le premier venu ? Votre questionnaire reste oiseux et inexplicable.

Avouez même que, si la chose était possible et que vous ayez cru un instant à la supériorité de mon intellect sur le vôtre, vous ne m'eussiez interrogé que dans l'espoir de vous défaire de cette croyance gênante et pour vous assurer de ma médiocrité réelle. Envisagée de la sorte, votre curiosité est à la fois déloyale et insolente.

Au reste, conclut-il, le regard fixe vers la lampe, si l'homme intéresse l'homme, c'est que l'homme trouve dans l'homme l'excuse de toutes ses lâchetés, le modèle de tous ses vices et l'intime et vivifiante conviction que son ignominie est encore moindre. »

— « Je vous objecterai — répliquai-je, cette fois — que l'idéalisme d'un.... idéaliste entraîne l'admiration ce qui semble contredire vos conclusions. L'homme serait donc sensible à la supériorité d'autrui... »

— « Observez, interrompit-il, que, dans l'admiration des attitudes dites nobles, entre un sentiment d'exaltation personnelle : la belle action n'est appréciée que parce que du fait de son appréciation même l'appréciateur se sent supérieur de toute la beauté de l'acte. En effet : comprendre équivaut à créer ; admirer le bien, c'est déjà bien agir ; d'où quelques satisfactions intimes.

Puis, considérer que le mot idéalisme comporte ceci : que l'on considère le bel acte comme virtuel et absolument irréalisable, ce qui fournit une justification nouvelle de la canaillerie — d'où résulte pour le spectateur une conscience plus calme et une vanité plus confiante se résument en un sentiment de supériorité générale. »

— « Pardon — insistai-je en me redressant — si je vous disais que je cherchais en votre attitude plus qu'une virtualité, que j'y voulais lire quelque héroïsme — vous

prendre pour modèle et hausser ma vie aux côtés de la vôtre ? »

— « Mais, mon cher ami, dit-il d'une voix moins amère, je ne suis pas gêné de vous dire que mon attitude ne mériterait pas votre culte d'imitation. C'est *en vous* qu'il vous faut chercher les principes de votre individualité pour les cultiver selon votre ambition de devenir un homme supérieur. N'ayez souci de vous comparer à aucun homme ; vous ne vaudrez, croyez-moi, que relativement à vous-même. »

Puis, reprenant sa voix amère :

— « Si le courage moral vous fait défaut et si vous n'osez l'ambition de devenir *supérieur à vous-même*, achetez un chien et jouissez naïvement comme cette bohémienne, de la supériorité native que la nature a dévolue au Roi de la création. »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTÉS ET NOTULES

M. Renan est mort et enterré à petites pelletées de terre sèche par MM. R. de Bonnières et M. Barrès (*Figaro*, 3 octobre).

Nous ne saluons d'aucun regret cette tombe indifférente. Notons deux phrases caractéristiques, semble-t-il, des fossoyeurs.

M. de Bonnières :

» Il sourira aux générations futures et leur donnera, comme il est permis aux seuls poètes, de ces jolies choses qui amusent. »

Cette conception singulièrement restreinte de la poésie sied bien au spirituel auteur des « *Contes à la Reine* ».

M. Barrès dit :

« Oui, le bienfait dont nous remercions le maître qui vient de mourir, c'est qu'il a trouvé un joint pour etc, etc. »

Tout est là : *trouver un joint*.

Nous préférons cette conclusion de M. Arsène Alexandre (*Eclair*, 5 octobre :)

« M. Renan n'a rien nié, rien affirmé. Il a souri et rendu la tâche infiniment aisée à l'illustre inconnu, peut-être encore au biberon, qui voudra rassembler notre troupeau débandé et le conduire à quelque grande négation ou à quelque grande affirmation. En attendant, nous n'en aurons pas moins été dupes.

C'est pourquoi, il semble qu'à l'heure où disparaît M. Renan, il est temps que ce soit « fini de rire ».

Pour ce que nous avons ri, avouons que nous n'y perdrons pas grand'chose. »

* * *

Puisqu'on parle sans cesse du Panthéon, rappelons qu'il

existe à Westminster un « coin des poètes » où Tennyson mort est allé rejoindre ses pairs (1). Vraiment, ne pourrait-on imiter des Anglais auxquels on a pris tant de modes, cet usage.

La littérature ne pourrait-elle, pour une fois unanime, réclamer cette part de la gloire nationale? ou ma foi s'en fiche-t-elle?

Dans ce dernier cas qu'elle abandonne donc Baudelaire Flaubert, Vigny et la statuomanie.

La discussion Baudelaire, à laquelle nous ne voulons pas nous mêler pour le moment (2), donne lieu à cette parodie de *la Charogne* que nous adresse un lecteur. Nous l'accueillons, malgré la trivialité du genre, et sous toutes réserves :

LA STATUE DE BAUDELAIRE

*Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Aux beaux mois de septembre et d'août :
Baudelaire exhumé, couronné de réclame,
Et sur un piédestal debout;*

*Les bras au ciel, ainsi qu'un faux Christ satanique,
Brûlant, suant sa Passion,
Ouvrant, d'une façon superbe et sardonique,
Sur tous sa bénédiction;*

*Le soleil rayonnait sur la Littérature,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre aux loisirs de la sous-préfecture
Tout ce qu'ensemble elle avait joint;*

(1) Alfred Tennyson est mort le 6 octobre M. de Wyzewa, qui écrivit quelques phrases excellentes sur ce doux poète (Figaro-Goet) est par contre d'une incompréhensible injustice pour Robert Browning qu'il faut considérer (sans d'ailleurs risquer de passer pour une « vieille fille ») comme un des premiers poètes de l'Angleterre moderne.

(2) C'est avec plaisir, toutefois, que nous voyons le Maître Rodin, opiner pour tout autre emplacement qu'un cimetière.

*Et le ciel regardait cette mêlée acerbe
En tumulte s'épanouir
Comme un feu d'artifice éparpille sa gerbe,
Eclate et va s'évanouir;*

*La Copie assaillait ce socle au bronze humide
Où grimpent de noirs bataillons
De Lignes qui, coulant comme un épais liquide,
Drapaient sa gloire de haillons ;*

*Tout cela descendait, montait comme une vague
Ou s'élançait en pétillant ;
Baudelaire, on eut dit, enflé d'un souffle vague,
Etouffait en nous suppliant ;*

*Et ce monde rendait une étrange musique :
A. Delpit brayait à l'avant
Et la chronicanaille au mouvement rythmique
Chantait de même en le suivant.*

*Baudelaire ? — Il s'efface et semble à peine un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.*

*Derrière un Bossuet, Brunetière qui guette,
Nous regardait d'un œil fâché,
Epant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'il avait lâché.*

*Pourtant vous adviendra la semblable aventure,
La même profanation,
Etoiles de nos cieux, soleils de la nature,
Poètes de la passion.*

*Oui, tels vous serez tous, vous tous qui prenez place
Pour les honneurs du monument.
Et, marbre ou bronze, ainsi chacun vous ferez face
Aux imbéciles du moment.*

*Alors, Poètes chers, dites à la vermine,
De votre regard abaisssé,
Qu'il en est pour garder à l'essence divine
Un culte de silence... osé.*

Plusieurs publicistes ont trouvé gracieux d'insulter, à l'occasion du 30 septembre, feu le général Boulanger. Le courage de ces hommes est décidément à toute épreuve ; nous tenons gratuitement à leur disposition des revolvers d'ordonnance et serons charmés de nous charger des frais funèbres.

M. Zola, dont on ne se lasse pas d'épier le génie, aurait « banqueté » en Italie. D'où aura-t-on fait venir les vivres ? Le néo-mystique aura-t-il renouvelé les noces de Cana ou la multiplication des pains ? — C'est à présumer.

L'*Art moderne* termine ce mois la publication du bel essai sur *le Poète*, de R.-W. Emerson. — Nous espérons que ces excellentes traductions paraîtront bientôt en volume.

A Liège, *Floréal* semble appelé à prendre brillamment la succession de la regrettée *Wallonie*, dont voici le dernier trimestre.

M. A. Retté revendique hautement la paternité de cette phrase, que M. Ginisty s'est arrogée : « *Il n'y a pas d'écoles, il n'y a que des individus.* » Nous croyons pouvoir affirmer que ladite phrase n'a pas été écrite moins de trois cent soixante-cinq fois, et par des personnages très divers.

Le *Mémorial diplomatique* parle « d'un système de gouvernementation plus ferme... » d'où, évidemment, les mots peu anarchiques de :

Gouvernementationner.

Gouvernementationnire.

Gouvernementationnablement.

On expulse des malheureux de Russie sous prétexte qu'ils sont juifs. Des compagnies les exportent en masse

vers l'Amérique. L'Amérique les repousse sous prétexte de choléra. Ils mettent alors cap sur l'Europe, et nous lisons :

« BELGIQUE. — Les autorités ayant appris que des émigrants russes, dont le débarquement avait été interdit en Amérique, avaient fait voile pour Anvers, la commission sanitaire s'est immédiatement réunie et a pris une décision radicale : elle a interdit le débarquement dans notre port de ces émigrants, et a prié l'administration du pilotage de ne pas fournir de pilotes aux navires apportant ces émigrants. »

M, Alexandre Cohen, par une remarquable étude biographique et littéraire, et par des traductions, nous révèle, dans la *Revue de l'Évolution*, le poète hollandais Multatuli.

Tendrement exotiques, ironiquement ou fièrement libertaires, ces pages de Multatuli nous font désirer que M. Cohen continue ses traductions.

Le mois prochain, il sera rendu compte de :

Villiers de l'Isle-Adam, par Stéphane Mallarmé; *Cycle Patibulaire*, par Georges Eekhoud; *Le Nazaréen*, par Henri Mazel; *Le Premier livre Pastoral*, par Maurice du Plessys; *Astarté*, par Pierre Louys; *La Passante*, par Adrien Remacle.

Ont paru :

Heures, par Francis Poictevin. A. Lemerre, éditeur.

Le Salut par les Juifs, par Léon Bloy.

Mademoiselle d'Orchir par Richard Ranft; *Bolin*, par Fernand Bodoux. A. Savine, éditeur.

Pour paraître prochainement chez Léon Vanier : *Bury-althés*, drame symbolique de François Coulon.

Les bourgeois contemporains sont satisfaits de M. Flor O'Squar. Cet écrivain vient en effet dans un livre : *Le*

coulisses de l'anarchie, de leur présenter un anarchisme bien peigné et médiocre qui ne peut que leur plaire.

Inutile de dire que M. Flor O'Squar est plus mal renseigné que possible et que son opuscule n'a qu'une très médiocre valeur, autant dire aucune.

Nous serions cependant tentés de lui demander où il a vu que le *Potager Crescent* était un livre anarchiste. Sans doute dans une note de la *Conquête du pain* de Kropotkin, au chapitre sur l'agriculture.

G.-Albert Aurier vient de mourir, en pleine force, à vingt-sept ans. Il avait donné déjà plus que des promesses de talent et d'autres que ses amis, toujours suspects de tendre partialité, reconnaissaient en lui un critique d'art d'une entière originalité et le théoricien de toute une école nouvelle de peintres. Outre le roman de *Vieux* déjà publié, il laisse des études d'esthétique, des poésies inédites, et enfin un roman. Nous ne connaissons point cette œuvre : mais la conception même que G.-A. Aurier se faisait de l'art en laisse présumer la haute valeur. « La littérature de demain, disait-il naguère, à M. Jules Huret, sera, je pense une littérature d'idées exprimées par des formes significatives et ces formes significatives, évidemment, par réaction contre la platitude et la banalité des créations naturalistes, devront être magnifiques et rares «en dehors de la possibilité physique, des formes de rêve... » Certes, comme l'écrivait M. de Gourmont, les dieux sont cruels qui enlèvent ainsi prématurément les meilleurs d'entre nous.

A la dernière heure on parle de porter M. Jules Simon, tout vif, au Panthéon.

Nous publierons prochainement et *in extenso*, le discours prononcé par M. Anatole France au comice agricole de Cadillac.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

PROCHAINEMENT

LA CLARTE¹
DE VIE

NOUVEAUX POÈMES

PAR

FRANCIS VIELÉ - GRIFFIN

LISEZ

LE JOURNAL

LE JOURNAL

LE JOURNAL

LE JOURNAL

LE JOURNAL